



BAL Bulletin des Amopaliens Landais

Juin 2013

Association des Membres de l'Ordre des Palmes Académiques

Section des Landes

Reconnue d'utilité publique, décret du 26-09-1968

Sommaire

Trimestriel 12^e année

ISSN : 1969-0088

N° 47

Le mot du président	1
Congrès de Lyon	2
Pissos et Parc naturel régional	4
Sur les chemins de Saint Jacques de Compostelle en pays d'Orthe	12
Verdict	19
Statuts AMOPA	22
Agenda de la section	23
Informatique et Internet	23

Annexes :

Statuts et règlement intérieur
Sortie en Pays Basque
Référénts établissements scolaires

AMOPA : Bureau national

Président : M. Michel BERTHET

Vice-présidents :
M. Gérard COLPIN
Mme Anne MATHIEU
M. Roger SAVAJOLS

Secrétaire général : M. Henry RENÉ
Secrétaires généraux adjoints :
M. Pierre LOUPIAS et M. Pierre PICHÉREAU

Trésorier général : M. Jean - Pierre BIOT

Secrétariat : 30 avenue Félix Faure 75015 Paris
Tél. : 01 45 54 50 82 Fax : 01 45 54 58 20
Mél. : amopa@wanadoo.fr
Site internet : <http://www.amopa.asso.fr>

AMOPA : section landaise

Président : M. Bernard BROQUA
19 Rue Chantemerle 40800 Aire sur l'Adour
Tél. : 05 58 71 87 12
Mél. : Bernard.Broqua@orange.fr

Secrétaire : M. Jean-Marie LAURONCE
194 route de Montfort
40100 Dax
Tél. : 05 58 74 64 71
Mél. : jean-marie.lauronce@orange.fr

Trésorière : Mme Marie-Claude DUPOUY
299 rue du Péglé Apt 17 40000 Mont de Marsan
Tél. : 05 58 75 24 19
Mél. : dupouy.marieclaude@neuf.fr

Site AMOPA Landes
<http://amopa-landes.pagesperso-orange.fr>
Mél. : amopa-landes@orange.fr

Le mot du président

Dernière minute : j'ai plaisir à adresser à notre président national Michel BERTHET, au nom du BAL et de la section des Landes, nos plus sincères félicitations pour sa nomination au grade de chevalier dans l'Ordre de la Légion d'honneur.

Chers amis,

*"Marrouna countro et tens et goubernomen,
quey perde soun tens e soun argen."*

*"Grogner contre le temps et le gouvernement,
c'est perdre son temps et son argent."*

Nous avons eu bien des raisons de grogner après le temps... Cela n'a rien changé ! Cette année est très particulière, les inondations ont fait bien des dégâts et bien des malheureux.

Au sujet du gouvernement, vous me permettrez, dans le cadre associatif de ne pas vous faire part de mon sentiment. Je tiens tout particulièrement à ce que chacun se garde dans notre section de discours politiques, religieux, syndicalistes... Cette règle est parfaitement respectée et j'en suis très heureux.

Mais en cette "saison" d'examens, nous pouvons peut-être réfléchir et philosopher...

Je m'interroge sur les raisons et le fait de grogner...
On peut grogner intérieurement... c'est mauvais pour le cœur...

On peut grogner mais juste entre amis... cela ne fait pas avancer les choses.
On peut grogner... mais souvent on s'adresse à des sourds, imbus de leur personne ou de leur fonction...

On peut aussi dire les choses... lancer un cri d'alarme... Certes cela est compris ou pas... Mais au moins il y a le mérite du courage et de la vérité ! Bienheureux celui qui ose s'engager, parfois au risque de sa vie, non pas pour diffamer, loin de là, mais pour construire, pour faire que tout aille mieux, les exemples sont nombreux de par le monde...

Croyez bien que je suis rempli de cette envie de construire pour notre chère AMOPA !

Bienheureux ceux qui, modestes dans des fonctions importantes, ont le mérite de s'interroger et ont la délicatesse, pour ne pas dire l'intelligence, de ne pas croire qu'ils ont toujours raison...

L'AMOPA est un lieu intéressant car rare de par la diversité de ses membres. Tous différents que ce soit par le métier, la spécialité, la région et sa culture... Mais des membres tous égaux... tous dignes d'intérêt. Les avis des uns et des autres sont très respectables.

Vaste sujet que celui de la grogne, de cette vérité à dire ou pas...

Je vous invite durant cette période propice à la réflexion qu'est l'été, à vous pencher sur cette problématique.

Sans doute en arriverez-vous à philosopher sur la liberté, le partage, le droit d'expression, la fonction et la personne, le droit et le devoir, les valeurs morales... et sans doute aussi la modestie et le don à l'autre...

En annexe à ce bulletin, vous trouverez les statuts et le règlement intérieur de notre association, désormais officiels. Une bonne lecture s'impose.

Je vous souhaite certes de bonnes vacances mais aussi de profondes réflexions, dans l'écoute, le respect de l'autre...

Avec toute mon amitié, sincère et au service de tous, de l'AMOPA, des adhérents et des jeunes.

Bernard BROQUA

Congrès de Lyon

Vous ne trouverez pas dans ce numéro du BAL, le compte-rendu du congrès de Lyon : il sera publié dans la prochaine édition de la Promotion Violette, que je vous recommande de lire.

J'ai par contre fait part au bureau de la section de tout mon vécu à Lyon. Je ne manquerai pas de tout vous dire, en famille, lors de notre prochaine assemblée générale.

Je me dois d'attirer votre attention sur quelques points :

- Je regrette cette année encore comme c'est le cas depuis plus de dix ans, d'avoir été le seul à représenter la section. Je vous rassure ce n'est pas propre à celle des Landes, malheureusement.

Sur 23 500 adhérents, seuls 220, à jour de leur cotisation et présents à Lyon, ont pu participer aux différents votes. Cela pose à mes yeux deux questions :

- l'intérêt que portent les adhérents à la "maison mère",

- la validité, non pas officielle (c'est conforme à nos statuts) mais morale, des élections... (120 voix sur 23 500 adhérents et on est membre du CA... franchement cela pose question !).

Bien sûr, on va me dire : mais les autres... où sont-ils ? Pourquoi ne viennent-ils pas voter ? L'absence est à mon avis un signe important, même si les absents ont toujours tort... dont devrait tenir compte l'AMOPA nationale... (Et d'autres associations).

- Il me semble que sur les six ateliers ouverts le samedi matin et tous consacrés à notre mission, importante, fondamentale, d'association d'utilité publique, un ou deux auraient pu être consacrés à d'autres thèmes et notamment à cette difficile pour ne pas dire quasi-inexistante relation des adhérents avec le national. Je ne vois pas comment une association peut être vivante si ses adhérents ne lui portent aucun intérêt.

Regard des adhérents sur l'AMOPA hors la section, baisse des effectifs même si la chute est depuis deux ans stoppée, difficulté à recruter (entre 15 et 25% des nouveaux médaillés), baisse sérieuse des abonnements à la revue nationale... Tout cela me semble bien lié et mérite une étude approfondie, des changements de cap et de programme profonds, même si tout cela n'est pas nouveau.

- Le congrès se déroule désormais sur trois jours... Initialement sur deux jours, un correctif tardif nous a prévenus de l'ajout de la journée de vendredi (trop tard pour que je puisse y participer...). Si on ajoute à ces trois jours de congrès deux jours de déplacement, plus la réunion des présidents, avec déplacement en sus... Je trouve que cela fait beaucoup trop ! Pour quel bénéfice ? Je ne suis pas certain, faute de temps

et en raison du coût élevé, que je supporte personnellement, préservant ainsi les finances de notre section et l'AMOPA remboursant désormais moins que par le passé, de participer encore à ces réunions et congrès.

- En cette période de crise (récession et perte du pouvoir d'achat des retraités en ce qui nous concerne, sans ignorer les autres problèmes...):

- la cotisation nationale augmente de trois euros... au final un seul en raison du crédit d'impôt mais quand même...

- l'abonnement à la revue nationale augmente également de un euro.

- Représentativité au sein du Conseil d'administration : un élu au CA n'est pas un représentant de sa section, normal. Malgré tout, le CA doit être représentatif de l'ensemble de l'AMOPA. Une bonne répartition géographique de ses membres me semble indispensable... à méditer. Le CA à mon avis, doit être composé de personnalités éminentes : comme Jean AUBA ou Louis FORESTIER en leur temps. Mais il doit aussi être composé de membres représentant les diverses spécificités géographiques de notre association. (Voir page suivante la carte de répartition des élus au CA).

- Le livre blanc : 70 présidents ont répondu ce qui est un succès paraît-il... Le cartésien que je suis, s'inquiète du peu de réponses... 70 sur 150 sections... C'est moins de 50%... J'ai toussé... sur la formulation des questions, mais j'ai répondu... Car ce livre blanc est une bonne chose, à actualiser régulièrement. J'attends avec impatience le bilan... Je m'inquiète du peu d'intérêt porté à ce questionnaire par mes collègues présidents... Je me pose encore et toujours la question des relations "AMOPA nationale et sections (adhérents)". Il me semble qu'il y a un mur, anormal, mais sans doute réel et cela depuis longtemps... La question est prioritaire me semble-t-il...

- Les ateliers : tous concernaient notre rôle en tant qu'association reconnue d'utilité publique. Un rôle important qu'il faut mettre en exergue j'en suis bien conscient et votre bureau s'y emploie. Malgré tout nous n'avons pas à nous occuper de tout ! Il est dans les Landes bien des associations qui tiennent sur tel ou tel sujet très bien leur rôle, nous n'avons pas à empiéter. Je pense qu'il faut laisser mûrir et décanter toutes les idées qui ont été émises. Depuis cinq ans maintenant je me bats pour que l'AMOPA soit reconnue au niveau départemental. Très modestement je crois que nous avons progressé. L'AMOPA est désormais reconnue par plusieurs villes, nous sommes invités à diverses manifestations officielles, etc. Néanmoins il reste du travail à faire, notamment et paradoxalement vis-à-vis des établissements scolaires.

Nous avons aussi abordé les sujets : reversement de la quote-part par le national et capital détenu par les sections. En ce qui concerne la quote-part : je tiens simplement à signaler qu'en ce début juillet, contrairement aux années passées et ce depuis longtemps, aucun versement "cotisations 2013" n'a été fait aux sections...

Sortie connaissance des Landes Pissos et Parc Naturel des Landes de Gascogne

Sortie du mercredi 24 avril 2013

La "vraie vie" - Le "talent du verrier"

Nous venons de traverser le village de Sabres et d'entrer dans la Haute Lande. Il fait très beau, le ciel est d'un bleu intense. De chaque côté de la voiture la forêt défile, imposante, bien que marquée. De vastes étendues désertes rappellent que la tempête du mois de janvier 2009 l'a profondément meurtrie. Mais la vie a repris. De jeunes plants de pins vigoureux repeuplent de nombreuses parcelles. Tout près d'eux des pins adultes, aux troncs droits et sveltes, s'élancent vers le ciel. Le soleil matinal dore leur écorce qui se pare de tons violets. Que c'est beau !

9 h 45 Nous arrivons à Pissos. En descendant de voiture une impression de calme nous saisit. Les habitants vont et viennent, tranquillement, se saluent, s'arrêtent, discutent quelques instants. Certains entrent dans le bar-restaurant qui fait office de débit de tabac et de dépôt de pain et en ressortent avec des baguettes dorées, bien ciselées, qui sentent bon et mettent l'eau à la bouche. Quelques voitures traversent lentement le village. Ce retour à la "vraie vie" est un bonheur. On est loin de la ville, de son rythme effréné où il faut aller "vite", "vite", toujours plus "vite".

10 h 45 Nous entrons dans la boutique d'un souffleur de verre. Son épouse nous accueille avec courtoisie. Elle nous explique que les murs de la maison ont été construits avec de la brique et de la garluque, que la charpente, très belle, toute chevillée, est d'origine. Le carrelage, de Limoges, date des années 1950. Son mari est le dernier verrier dans le Sud-Ouest. Il se bat pour se faire connaître. Les offices de tourisme de la région ne signalent même pas sa présence. Pour ce faire, il faudrait les payer. La pièce dans laquelle nous nous trouvons est décorée de pièces fines, aux formes rondes, douces, aux couleurs vives. Elles sont vraiment belles.



Visite de l'Atelier

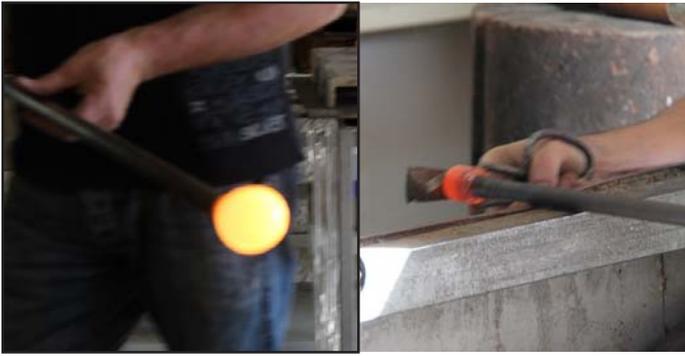


Mais permission exceptionnelle pour l'AMOPA...
Merci madame !

Le maître nous présente tout de suite les deux fours indispensables à son activité. Le premier, situé sur la gauche, est allumé en permanence. Sa température, 1 100 degrés, est celle qui permet de travailler le verre. Le maître va réaliser un vase. Il introduit une longue canne dans le premier four, en retire une boule de verre transparent qu'il trempe ensuite dans une soucoupe contenant de petits morceaux de verre bleu. Il introduit quelques instants la canne dans le second four, moins chaud, afin de les faire fondre. Il la retire et, à l'aide d'un gant épais, façonne le verre, le répartit, forme une première boule qui va supporter une seconde couche de verre. Puis il laisse couler le verre en soufflant dans la canne. Le verre gonfle, prend la forme d'un vase, puis, après de fines retouches, sa forme définitive.



Ensuite naîtront, sous nos yeux émerveillés, une multitude de petits animaux : un chat, un écureuil, un cheval à la crinière bleue. Ce qui nous fascine c'est la



précision, la minutie, la douceur des gestes de cet homme qui travaille avec de longues pinces qui ne semblent pas faciles à manier. Tout chez lui paraît simple, aisé, naturel. Il lui aura pourtant fallu huit à dix ans de formation et trente ans de métier pour exceller dans ces tâches.



Au premier étage de la boutique se trouve la Maison des Artisans de la Région. On y vend aussi des produits régionaux, des conserves de poisson venant de Saint Jean de Luz, où on peut lire le nom du bateau qui a pêché le poisson.



Marquèze, "à la recherche du temps perdu"

Midi. Nous sommes réunis en petits groupes sur le quai de l'ancienne gare de Sabres. Nous devisons, attendant le moment de pouvoir monter dans le train qui nous conduira au quartier de Marquèze. Midi dix : le conducteur de la locomotive nous invite à monter. En entrant dans la voiture nous sommes émerveillés et faisons, en quelques secondes, un retour en arrière de soixante ans. Les sièges sont en bois de pin, le plafond est lambrissé, tout a été étudié afin de conserver le style des voitures du début du XX^e siècle, aujourd'hui classées "Monuments Historiques".



Ce restaurant, long, de forme rectangulaire, s'intègre bien dans le milieu naturel. Nous entrons. Une dame nous accueille, nous conduit vers la table qui nous est réservée, sur la droite. Nous nous asseyons, découvrons à travers de grandes baies vitrées, la nature. La vue est agréable et reposante.

Le maître, cheveux courts, chemise blanche, pantalon noir, mise impeccable, vient nous saluer et nous présente le repas que nous allons prendre. Pour commencer il nous propose le perpit, un apéritif maison composé de jus de pommes, de miel et de blanche d'armagnac. Nous aurons ensuite une garbure, un plat de bœuf de Bazas en sauce, servi avec des pommes de terre boulangères. Comme dessert un millas. Le tout arrosé de vins, rosé et rouge, de Tursan.

La garbure, réalisée avec des légumes frais et savoureux, de beaux morceaux de canard, a connu un vif succès. On compte sur votre discrétion, chers lecteurs amopaliens, pour ne pas trop divulguer que de nombreux convives en ont mangé à trois reprises, que le bœuf de Bazas, tendre, goûteux, et subtilement assaisonné, a été très apprécié et qu'il en est très peu resté.



Le service a été sobre, efficace, les serveuses, discrètes et courtoises. Une belle matinée, qui sera suivie d'un après-midi, très riche sur le plan culturel et de l'amitié.

Chers Amopaliens qui n'avez pas pu venir pour des raisons bien compréhensibles, rejoignez-nous la prochaine fois. Nous vous porterons s'il le faut, vous passerez de bons moments.

Le train démarre, la magie opère, la locomotive nous transporte à une autre époque. Pendant une dizaine de minutes, on se sent seul au milieu de la forêt et on apprécie. On retrouve notre monde lorsque le train s'immobilise devant le restaurant où nous devons déjeuner.



Sortie à Marquèze

Après ce bon repas landais, nous nous retrouvons pour une "promenade digestive" selon l'expression de notre président, au cœur du site de Marquèze. En cette fin de mois d'avril le temps est superbe, le printemps est bien installé avec sa douce chaleur qui fait autant de bien moralement que physiquement ; c'est un vrai bonheur de profiter de cet air pur dans le calme et la quiétude de cet endroit éloigné des bruits et nuisances de notre quotidien. On a véritablement l'impression de revivre.



L'espace a été reconstitué comme il était en 1890, la voie ferrée étant arrivée jusqu'ici en 1889. Les bâtiments trop récents ont été démolis, ceux qui étaient d'époque ont été restaurés, on est allé en chercher dans le sud de la Gironde et dans le nord des Landes (le Parc naturel régional des Landes de Gascogne s'étendant sur ces parties des deux départements voisins) pour constituer un hameau.



Notre charmante guide, passionnée par son sujet, nous explique que dans une entité telle que celle de Marquèze on retrouve toujours quatre paysages : le bord de la rivière, l'airial, les champs, la forêt de pins.

Nous sommes tous déjà venus en ce lieu, plusieurs fois même pour la plupart d'entre nous, mais c'est toujours avec un plaisir renouvelé que nous redécouvrons ce site et écoutons les explications éclairées.

Les ruisseaux sont peu nombreux dans la région, mais c'est au bord de la rivière, ici l'Escamat, que



s'installent les îlots de population en terrain plus sec car le cours d'eau draine les sols.

L'eau sert au flottage du bois, elle alimente les moulins à roues horizontales (en raison de la faiblesse du courant) où travaillent les meuniers.

Ces cours d'eau traversent la forêt-galerie peuplée essentiellement d'aulnes, appelés ici vergnes, et de chênes.

L'airial est un vaste espace délimité par les maisons et bâtiments d'exploitation, on y plante des arbres à côté de ceux qui ont poussé naturellement.

Douze hectares de champs sont cultivés en polyculture par les paysans propriétaires ou non, les cinq maisons abritant trente-cinq personnes qu'il faut nourrir en autosuffisance. Les bœufs sont utilisés pour les travaux qui permettent de cultiver et récolter seigle et millet principalement, lin, chanvre, sorgho. Fruitiers et potagers sont précieux également pour nourrir la population du hameau.

Contrairement à ce que l'on pense généralement, la forêt de pins a toujours existé dans cette région à côté de paysages de landes utiles aux bergers pour la pâture de leurs troupeaux.

Comme il n'est pas question de tout découvrir de Marquèze en si peu de temps, (plusieurs jours seraient nécessaires pour assister aux démonstrations artisanales, écouter les documents audio, visiter les différents bâtiments, lire les textes explicatifs permettant de mieux appréhender et comprendre les réalités d'antan...) nous nous contenterons aujourd'hui de quelques éléments et reviendrons peut-être à l'avenir pour approfondir nos connaissances.

Nous nous dirigeons vers la maison dite "du Mineur" (érigée à l'origine dans le quartier du même nom) datant de 1772 ; vers la fin des années soixante, début des années soixante-dix elle fut la première à être reconstituée sur le site de l'écomusée dans sa construction traditionnelle en torchis.

À l'intérieur nous attend une fileuse qui nous explique son travail. La laine de brebis est d'abord lavée à la rivière pour être débarrassée du suint, des petites crottes et brins de paille qui la souillent. Il faut ensuite la brosser avec les cardes, c'est à dire la carder, car elle est toute emmêlée : les fibres sont



séparées et mises dans le même sens.

Pour filer, deux mouvements que la fileuse nous montre à la main, sont nécessaires : tirer et tourner. Grâce au rouet, on produit un fil. Il est aisé de confectionner ensuite une pelote, puis deux et en les enroulant ensemble d'obtenir un fil deux fois plus épais, plus solide.



Continuant notre visite, nous entrons dans la bergerie aménagée où d'immenses vitrines présentent une exposition sur la vie dans ce hameau au XIX^e siècle : outils et ustensiles nécessaires à la vie quotidienne, à l'élevage des moutons, à la culture des champs, à la chasse, à l'apiculture. Sont également exposés vêtement en peau de mouton, guêtres et sabots du berger

8



(figure emblématique de la lande perchée sur des échasses, immortalisée par notre ethnographe et folkloriste gascon Félix ARNAUDIN), photographies de la "vraie lande", celle d'ARNAUDIN justement avant que Napoléon III ne fasse planter l'immense forêt de pins (qui caractérise notre département des Landes aux yeux de bon nombre de touristes) et que ne disparaisse à jamais cette "vraie lande" .

Notre guide explique comment, avant le boisement systématique, s'organise la vie économique qui repose sur le système agro-pastoral permettant de tirer parti de la lande qui doit assurer à elle seule la subsistance des troupeaux. Les plantes de la lande, bruyères (callune, bruyère à balais), molinie, ajoncs, fougères, sont également utilisées pour la litière des bergeries qui servira de matière première au précieux fumier : tout est

rentabilisé au mieux. En effet les moutons que l'on élève ne servent qu'à fertiliser le sol. Cent moutons sur une centaine d'hectares de lande rase ingrate font vivre une famille de dix personnes durant une année jusqu'à la prochaine récolte. C'est leur fumier, et lui seul, qui permet d'enrichir le sol acide et pauvre des champs où l'on cultive le seigle, céréale bien adaptée à la mauvaise qualité du sol et au climat. Sa paille est utilisée pour recouvrir les toitures des bâtiments et fabriquer le torchis des murs. Le grain, quant à lui, donne la farine élaborée par le meunier ; Sabres compte huit moulins, un pour cent cinquante habitants environ. Ce sont les femmes qui emploient ensuite cette farine pour la confection du pain, produit essentiel de leur maigre alimentation.



La vie des paysans est rythmée par les travaux des champs selon un calendrier immuable. Il faut d'abord herser, puis en octobre étaler le fumier, amendement inestimable, labourer à l'araire tirée par les bœufs, semer le grain de seigle à la volée. À la fin du printemps, avant

la Saint Marc, le millet est semé entre les rangs de seigle. La propriété se transmet intégralement à celui des enfants qui se marie et a une descendance, ses frères et sœurs restant célibataires sans enfants et entrant dans l'armée ou en religion.

Nous nous arrêtons devant une maison récemment reconstituée dont les analyses ont montré que la charpente daterait des alentours du XV^e siècle ou du XVII^e. Notre guide nous donne comme hypothèse qu'à l'origine il n'y avait peut-être qu'un seul corps de bâtiment auquel on rajoutait des ailes au fur et à mesure que s'agrandissait la famille.

Lors d'un court passage dans la maison de maître dont le vaste auvent signale le statut de propriétaire, nous retrouvons les meubles, objets et ustensiles du quotidien de l'époque.

Sur l'un des murs de la vaste pièce principale s'ouvre l'étable où durant l'hiver vivent les bœufs que l'on nourrit par cette ouverture. Cela montre l'importance accordée à ces animaux par leur propriétaire alors que le mouton n'est l'objet d'aucune considération étant un animal très commun. Il est vrai que sa paire de bœufs est l'outil principal du laboureur, son capital et donc sa fierté. Certains fidèles Amopaliens se souviennent avoir déjà vu ce dispositif durant notre visite du musée de Montfort-en-Chalosse en juin de l'an passé.

Dans une chambre voici l'atmosphère si particulière de la mort et de ses rites avec la veillée funèbre auprès du lit du défunt, miroir recouvert d'un linge noir et pendule arrêtée à l'heure du décès.

Le tissage était une activité généralisée dans la société paysanne jusqu'au XIX^e siècle. Une tisserande est donc installée dans la maison du brassier où à l'aide d'un petit métier à tisser elle montre son savoir-faire aux visiteurs. Elle a préparé des fils de chaîne de différentes couleurs ; après un petit mouvement de bascule elle passe la navette dans un sens puis elle tasse avec le peigne et repasse une fois dans l'autre sens. Avec le lin de Marquèze on confectionnait un drap de quatre-vingt-dix centimètres de largeur d'où la nécessité de coudre ensemble deux pièces de lin pour obtenir la largeur convenable : voilà pourquoi les draps que nos aïeules nous ont transmis ont une couture au milieu dans le sens de la longueur. Cela avait aussi l'avantage de pouvoir pratiquement doubler la



durée de vie d'un drap : le milieu s'usant beaucoup plus vite que les bords, il "suffisait" de découdre, faire passer les bords au milieu et vice-versa, puis recoudre.

La grande lessive "bugade" n'ayant lieu qu'une fois par an aux beaux jours, il fallait économiser le linge : c'est ainsi que le drap de dessous se salissant plus vite que celui de dessus était changé plus souvent, celui de dessus passant dessous pour servir encore quelque temps avant d'être remplacé à son tour.

Toutes ces façons de faire sont bien éloignées des nôtres... Au XXI^e siècle ne sommes-nous pas tombés dans des excès dommageables ?

Il aurait été sûrement très intéressant de voir fonctionner le métier à tisser installé dans la pièce contiguë mais une fois encore le temps est notre ennemi ! Nous devons reprendre le petit train qui va nous conduire au Pavillon de Marquèze où nous attendent d'autres belles expositions passionnantes.

Nicole BROQUA

Visite du pavillon de Marquèze à la gare de Sabres

Ce bâtiment, ouvert en 2008, abrite deux grands espaces, l'un réservé à une exposition permanente s'étalant sur 700 mètres carrés, l'autre accueillant des expositions temporaires dont celle qui ouvre le 18 juin sur le thème "La transhumance des Pyrénées aux plaines de Gascogne" ; par la suite, d'autres thèmes particuliers aux Landes de Gascogne ou œuvres d'artistes séduits par ces dernières s'y installeront.

L'exposition permanente retrace l'aménagement des Landes de Gascogne de la fin du XIX^e siècle à nos jours.

Suivons notre charmante et compétente guide.

Le premier espace d'accueil nous montre les constituants physiques du territoire : forêt de pins, forêt galerie, landes, dunes, plantes, insectes, sol composé de trois couches (noires, humides et acides dues aux alluvions fluviales, alios brun-noir, qui est du sable cimenté fait de matières organiques et d'oxyde de fer, et sable). Garonne, Adour et Océan délimitent le territoire.

Dans la première salle, la vue panoramique circulaire qui nous entoure nous transporte dans le système agropastoral du XIX^e siècle (les clichés originaux ont été réalisés par le très connu poète-photographe Félix ARNAUDIN dont nous retrouverons d'autres témoignages au cours de la visite). Nous retenons quelques chiffres : il faut 100 à 120 hectares pour 120 brebis qui fertilisent 4 hectares de champs et permettent de nourrir 10 personnes pendant un an. Dans cet espace, nous découvrons également la naissance d'industries du XIX^e siècle telles les briqueteries, les forges, les verreries.

Entre la première et la deuxième salle, on découvre avec étonnement un sas baptisé "la légende noire" dont les murs (noirs !) s'illustrent de citations de personnages célèbres, dont Voltaire, antérieures au milieu du 19^e siècle. Elles décrivent de manière

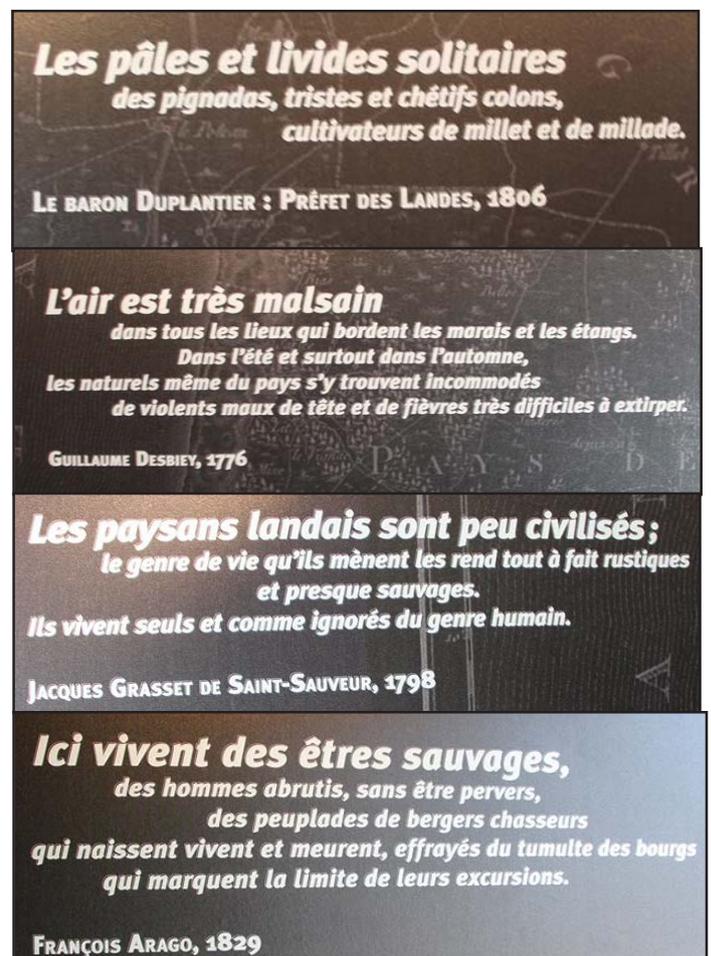
10



très négative, voire insultante, le territoire et les habitants qui sont des rustres, attardés, sales, vêtus de peaux de bêtes vivant dans un pays inhospitalier, désertique, etc.

Changement de décor dans la seconde salle : place à la forêt de pins.

En 1857 NAPOLÉON III, par la loi du 19 juin,



décrète l'assainissement des Landes-Gironde et la plantation de pins. On retient son action mais avant lui NAPOLEON 1^{er} avait déjà lancé des projets en ce sens. Puis Jules CHAMBRELENT (1817-1893) ingénieur des Ponts et Chaussées diffuse des méthodes de mise en valeur agricole et forestière de la lande. En 1849, il achète 500 hectares de landes comme terrain de démonstration et d'expérimentation ; grâce à lui, en 1855, 20 000 hectares seront assainis etensemencés. Une vitrine abrite son habit d'académicien.



L'implantation des pins est liée, fin XIX^e siècle, à la récolte de la résine. Quelques témoignages de l'activité sont exposés : outillage du gemmeur, machine à fabriquer les pots à résine, un montage audio évoque la révolte des gemmeurs contre leurs conditions de travail. Par ailleurs, les bergers réagiront contre la diminution de leurs espaces allant jusqu'à provoquer des incendies de forêt.

Nous passons dans la troisième salle consacrée à la sylviculture au milieu du XX^e siècle. En 1980, on arrête complètement le gemmage qui revient trop cher. On remplace la résine par des produits dérivés du pétrole ou importée.

Les produits présentés, actuellement dérivés de l'exploitation des pins, sont des palettes, des lambris, de la cellulose (pour couches culottes), divers produits ménagers et différentes qualités de papier.



La salle suivante évoque les années 1960-1970, la culture du maïs et la gestion de l'eau ainsi que l'implantation des "pieds noirs". On retrouve ici les difficultés de cohabitation entre sylviculteurs et producteurs de maïs tout comme celles qui existaient entre sylviculteurs et bergers. Les structures de protection du patrimoine naturel se mettent en place et à la même époque se crée le parc régional. En 1980, apparaissent les asperges et les cultures maraichères.

La visite se termine dans l'espace "aménagement du territoire" impliquant les collectivités territoriales dans l'enjeu économique, démographique et culturel. Chaque visiteur est invité sous forme ludique, autour de l'Assemblade, à donner son avis sur les priorités pour aménager au mieux son territoire.

Relater la visite de cette exposition n'est pas évident tant était dense son contenu. Les participants sont restés un peu "sur leur faim" et y retourneront volontiers ! Précisons pour nos amis absents que chaque salle est spacieuse, recréant l'atmosphère du thème choisi, équipée d'écrans tactiles, de vidéo projecteurs, de casques audio, de bandes sonores, de photographies ou documents à consulter individuellement. Les enfants trouvent des outils pédagogiques à leur portée tout au long de la visite. C'est la sortie à ne pas manquer (un jour pluvieux par exemple), elle est indépendante de celle de l'écomusée, il suffit de prendre un billet à la gare de Sabres : 6 € par adulte et 4 € par enfant. Cela mérite le déplacement.

Béatrice REMONT

Photographies de **Bernard BROQUA**



J'ai le plaisir de dédier cette visite et ces articles à madame LAPORTE-CASTÈDE, membre de notre section. Elle est l'auteure des ouvrages "Pain de seigle et vin de grives" et "Le carnet de cuisine de Pain de seigle et vin de grives" dont je ne peux que vous recommander la lecture.

Je vous assure de bons moments ! Délectez-vous !

Merci madame pour ces beaux textes, ces souvenirs et ces bonnes recettes !

Sortie connaissance des Landes Sur les chemins de Saint Jacques de Compostelle en pays d'Orthe

Nous voici au rendez-vous sur le parking de l'abbaye d'Arthous peu avant dix heures du matin, ce mercredi 12 juin. Le thermomètre indique déjà plus de 20°, il fait un temps superbe et nous mesurons notre chance d'autant que pour demain on nous annonce une chute des températures de plus de dix degrés ! Un seul sujet de conversation : la météo ! Depuis des semaines il fait froid, il pleut sans arrêt. Nous avons même craint devoir annuler cette sortie car de nombreuses routes de ce secteur des Landes ont été inondées et interdites à la circulation ces jours derniers. Nous allons donc profiter de cette belle journée.



12

Un accueil très sympathique nous est réservé avec café, jus de fruits et biscuits (Offerts à l'AMOPA par l'abbaye d'Arthous). C'est un agréable réconfort car certains membres de notre groupe ont eu presque deux heures de route pour rejoindre Arthous : notre département des Landes est en effet très étendu.

La partie sérieuse de notre journée peut commencer maintenant que nous nous sommes restaurés.

Très confortablement installés dans les anciennes cuisines du monastère nous visionnons un film qui retrace l'histoire de ce coin de terre depuis la nuit des temps. Le Pays d'Orthe, est peuplé depuis plusieurs milliers d'années, de très nombreux outils, des éléments de parure en os, dents ou coquillages, datant du Magdalénien de la dernière glaciation en attestent. De l'époque romaine comme du Moyen Âge nous sont également parvenus d'importants vestiges.

Un guide passionné nous accompagne ensuite tout au long de cette visite qui commence dans la cour du cloître.



L'abbaye d'Arthous est fondée en 1167 au sud des Landes, tout près de Bidache.

Les religieux qui y vivent ne sont pas condamnés au silence et peuvent sortir de leur monastère : ce sont des prémontrés, dont l'ordre a été fondé par Saint Norbert. Ils ont pour mission d'évangéliser et convertir les Basques.

L'abbaye restera bâtiment religieux jusqu'en 1791 au moment de la Révolution.

Elle se situe sur un des principaux chemins de Saint Jacques de Compostelle, comme en témoignent les décors de coquilles et de billettes.



Il existe une raison historique à cette implantation : au XII^e siècle, ici c'est terre anglaise grâce à Aliénor d'Aquitaine qui a épousé Henri II Plantagenêt devenu roi d'Angleterre.

L'abbé d'Arthous est juge et arbitre pour pacifier le territoire dans les conflits entre les seigneurs de Béarn, Navarre et Gascogne.

La tour clocher qui servait à donner l'alerte en cas d'attaque n'existe plus. Le cloître à étage a disparu en partie, il ne reste que des trous dans le mur et cinq corbeaux, pierres servant de support de charpente.

Les tombeaux ont été retrouvés vides, peut-être fouillés dans l'espoir de trouver un trésor.

Dans l'enceinte de l'abbaye on n'a trouvé ni puits, ni citerne, ni canalisation.

La salle capitulaire a disparu de même évidemment que les dortoirs des moines situés au-dessus.

Styles roman et gothique se mêlent car il y a eu des transformations et ajouts au fil des siècles.

L'abbaye a terriblement souffert durant les périodes troublées que furent la guerre de cent ans, la guerre entre François 1^{er} et l'empereur Charles Quint, les guerres de religion entre protestants et catholiques.

En 1289 la bastide d'Hastings est fondée sur les terres de l'abbaye par un acte de paréage entre le sénéchal John de Hastings et l'abbé d'Arthous : l'abbaye est donc protégée, une nouvelle population de plus en plus nombreuse s'installe dans la contrée, les paysans louent et cultivent les terres de l'abbaye, la dîme est payée. Le vin de Tursan particulièrement apprécié par les Anglais peut passer par ici par l'intermédiaire des abbés.

Mais un concordat est signé en 1516 entre le pape Léon X et le roi François 1^{er} : l'abbé responsable d'une abbaye est nommé par le roi, il peut récupérer les deux tiers des revenus des dîmes et loyers et en disposer selon son bon vouloir.

Déjà en grande partie dévastée lors des trois conflits cités précédemment, l'abbaye perd de son influence, les difficultés et les problèmes s'accumulent.

À la veille de la Révolution il ne reste que trois personnes dans l'abbaye d'Arthous qui est alors très pauvre.

En 1791 elle est vendue aux enchères comme bien national et achetée par un fermier, elle sera donc utilisée comme ferme jusqu'en 1964.

L'église est transformée en grange.

Pas de contraintes de protection du patrimoine à l'époque, les fermiers ont pu faire ce qu'ils ont voulu pendant des décennies, en particulier transformer les ouvertures arrondies en ouvertures rectangulaires beaucoup plus pratiques pour le passage de leur matériel agricole, percer des portes...

Jusqu'à trois familles ont vécu ensemble dans ce lieu, cela a donc entraîné de nombreuses modifications.

(Écoutant les explications captivantes de notre guide, je me surprends pourtant à m'évader en regardant le magnifique ciel bleu sans nuage et le soleil qui nous sourit aujourd'hui nous enveloppant d'une douce chaleur réconfortante. Le printemps est bien là ; les hirondelles qui tournoient comme des folles en criant au-dessus de nous parlent de beau temps et de joie de vivre.)

En 1964, la propriétaire qui habite Paris mesurant l'importance et la richesse historiques du lieu fait quitter le site aux paysans qui y vivaient pour céder le tout au Département des Landes. C'est actuellement le Conseil Général des Landes qui gère ce patrimoine.

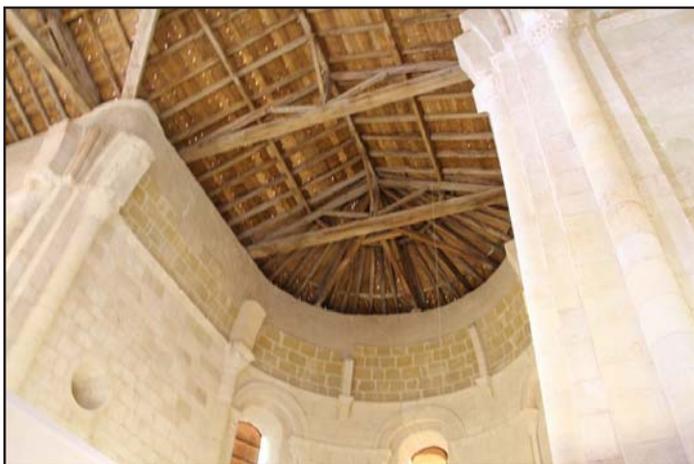
De nombreux travaux de restauration restent à réaliser, en particulier le sol de la cour et les vitraux de l'église qui ont complètement disparu mais il n'existe aucun document qui indiquerait comment ils étaient à l'époque.

En pénétrant dans l'église nous sommes impressionnés par ses dimensions : quatorze mètres de hauteur, seize à l'origine, quatre cent quarante mètres carrés de superficie.



Nous remarquons la base d'un mur toute verte d'humidité, l'eau qui descend de la colline en est la responsable nous explique notre guide.

De nombreuses dénivellations bien visibles posent un problème : où se trouvait exactement le



niveau du sol ?

Vers 1920, la hauteur a été coupée et la toiture refaite car les murs s'écartaient et tout allait s'écrouler. Les paysans de l'époque ont même créé un étage augmentant ainsi grandement leur surface de stockage. Ils ont percé une grande porte permettant de faire passer les charrettes côté chœur.

Le bénitier est le seul élément du culte restant dans l'église.

Actuellement et jusqu'au 22 septembre se tient en ce lieu l'exposition temporaire "Le temps des voyages : Voies des Landes" organisée par la Conservation départementale des Musées et du Patrimoine autour du thème "Les Landes ont une histoire".

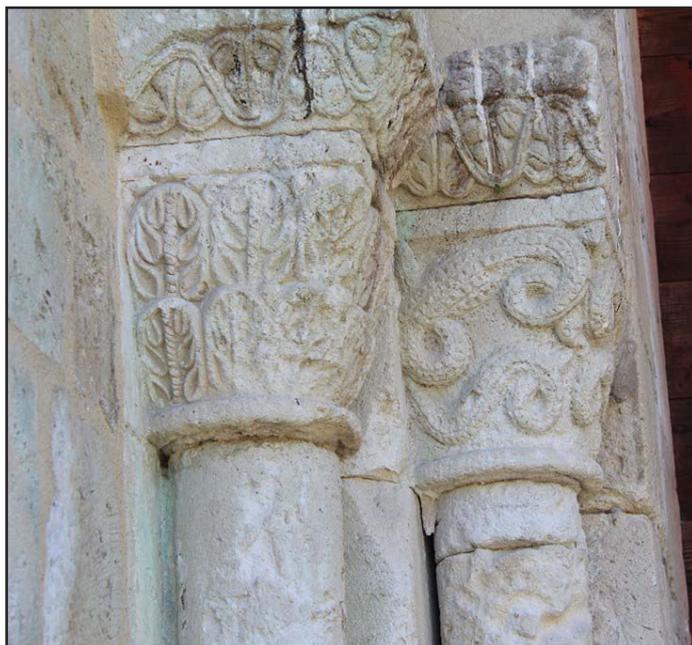
Juste le temps d'apercevoir dans les vitrines de riches témoignages du passé, objets divers, poteries anciennes, mosaïques, statues ... l'envie de s'arrêter pour lire les présentations, observer avec attention ces documents rares, revivre tout au long des siècles l'Histoire de nos Landes... mais non, nous ne sommes pas venus pour cela !

Avec notre guide, nous voici maintenant à l'extérieur d'où nous pouvons voir sur le mur de l'abbaye des pigeonniers de forme triangulaire ainsi que des meurtrières.

Le portail ouest de l'église avait un tympan sculpté dont notre guide nous montre une photographie. Il est brisé, une partie a disparu et les têtes de tous les personnages, Marie assise portant Jésus, Joseph, deux rois mages et même un cheval, ont été coupées. Entre autres travaux de restauration, il est prévu de remettre ce tympan en place.

À gauche comme à droite du portail on peut encore admirer deux colonnes alors que la troisième de chaque côté a été enlevée pour permettre peut-être le passage des charrettes qui étaient entrées par l'ouverture, pratiquée sur le mur opposé, évoquée plus haut.

Le puits de l'abbaye est donc à l'extérieur, en bas de la colline ; on y a trouvé de vieux pichets en étain à deux becs verseurs mais comme il appartient toujours aux descendants de l'ancien propriétaire, il n'est pas possible d'y entreprendre des fouilles.



Côté colline, sur les murs de l'église au milieu des pierres d'origine on en remarque de plus récentes qui ne portent pas les marques de tâcheron, signes géométriques gravés dans la pierre par un tailleur de pierre (elles lui servaient de signature afin de recevoir son salaire, ces travailleurs manuels étant payés à la tâche).

Nous voici maintenant en train d'admirer le superbe chevet au décor en damiers, orné de cinquante-neuf modillons (pierres sculptées portant la corniche) et de neuf chapiteaux. Au Moyen Âge ces modillons avaient un rôle pédagogique de même que les peintures murales là où elles existaient, permettant aux habitants illettrés d'avoir accès à l'enseignement de la Bible. Nous reconnaissons facilement des scènes comme "La fuite en Égypte" ou l'épisode de la Genèse avec Adam et Ève, le serpent et l'arbre aux fruits défendus. Les vices majeurs sont aussi évoqués de manière assez réaliste : luxure, ivrognerie, gourmandise...

Nous terminons cette belle visite en passant devant le portail d'entrée de l'abbaye. En pierre de Bidache, matériau particulièrement solide et reconnaissable à son beau coloris gris contenant des inclusions de silex noir, il est surmonté d'une niche dans laquelle se trouvait peut-être à l'origine une statue de la Vierge, l'abbaye lui étant dédiée.



Un petit passage rapide au musée (Visite payante mais offerte à l'AMOPA...) qui propose un voyage dans le patrimoine si riche du Pays d'Orthe nous met l'eau à la bouche encore une fois : panneaux, bornes interactives, objets originaux dont des sculptures de chevaux préhistoriques absolument exceptionnelles.



Mais il nous faut reprendre nos véhicules pour quelques kilomètres dans la campagne et rejoindre le village de Sorde où nous attend un bon repas qui est vraiment le bienvenu car nous avons l'estomac dans les talons !

Les plats copieux enchantent nos palais et bientôt on n'entend plus que le cliquetis des couverts sur les assiettes, moment rare car les Amopaliens sont gens bavards d'ordinaire ! Le repas se prolonge et cette parenthèse de détente permet à chacun de s'entretenir avec ses voisins de table en toute amitié.



Il suffit d'un ressort de porte un peu facétieux dans le restaurant pour que nous, gens sérieux, nous transformions en une bande de gamins qui n'hésitent pas à lancer plaisanteries coquines et bons mots. Le fou rire n'est pas loin ... J'encourage nos amis à venir nous rejoindre pour nos prochaines sorties, nos rencontres n'engendrent pas la mélancolie !

Notre sortie culturelle se poursuit par la visite des vestiges du monastère Saint Jean de Sorde l'Abbaye, site classé au Patrimoine Mondial par l'UNESCO au titre des chemins de Saint Jacques de Compostelle.

Le département des Landes pourtant si décrié au long des siècles (voir le compte-rendu de notre visite à Marquèze page 10) est celui qui dispose du plus grand nombre de kilomètres sur les chemins de Saint Jacques. Il peut s'enorgueillir de posséder quatre sites remarquables ainsi classés : ce monastère Saint Jean de Sorde l'Abbaye sur la voie de Tours, l'église Sainte Quitterie du Mas d'Aire sur l'Adour sur la voie du Puy en Velay, l'abbatiale de Saint Sever sur la voie de Vézelay, le clocher-porche de l'ancienne église de Mimizan sur la voie de Soulac ou voie littorale.

Nous partons à la découverte des ruines de cette abbaye bénédictine en commençant par le parloir où les moines recevaient leur famille : la voûte de briques est encore là.



Suivant notre guide sur la vaste terrasse surplombant le Gave d'Oloron, nous découvrons alors le site absolument exceptionnel sur lequel s'est implanté cet ensemble historique majeur. Il y avait un moulin, une digue datant du XII^e siècle permettant grâce à un canal de dérivation de lutter contre les inondations et de capturer du poisson, en particulier du saumon très abondant. En amont, les moines possédaient des terres qui ont été mises en valeur dès le milieu du XIII^e siècle.



L'immense façade du bâtiment, impressionnante, exposée plein sud, date du XVII^e siècle. En pierre de Bidache, elle comporte dix-neuf ouvertures sur trois niveaux. Les appartements du prieur, la cuisine et le parloir occupaient le premier ; au-dessus se trouvaient les dortoirs des moines, la bibliothèque,



l'infirmerie et la chapelle ; au niveau supérieur les archives, la buanderie et un couloir de promenade. Douze moines y vivaient généralement, ils furent parfois jusqu'à une vingtaine.

Un peu plus loin se trouvait le logis des abbés construit sur les ruines de thermes romains.

Le cloître à six travées est entièrement détruit car les villageois ont récupéré les pierres de taille pour leurs constructions, il est surprenant de voir qu'il reste tout de même un pilier.



Sur l'un des côtés se trouvait la grange aux dîmes, sur un autre côté s'étendait la salle du chapitre située juste entre la partie spirituelle, l'église et la partie matérielle, le réfectoire.

Nous pénétrons maintenant dans un endroit étonnant



très agréable tellement il est frais en cette chaude journée : il s'agit du cryptoportique. Galerie souterraine voûtée, unique en France dans un monastère, longue de soixante-dix mètres, elle abrite quatorze granges batelières, belles caves bâties (non creusées) en briques. L'abbaye d'Hautecombe en Savoie au bord du lac du Bourget n'a, elle, qu'une grange située à l'extérieur de ses bâtiments.



Juste à côté se trouvent un puits ainsi qu'un vivier qui permettait de conserver quelques jours le poisson.



Après avoir parcouru en sens inverse avec beaucoup de précautions l'escalier qui nous ramène à la galerie, puis la galerie elle-même dont les pavés glissants sont assez dangereux et pour finir l'escalier qui revient au niveau du sol, nous retrouvons la chaleur accablante et achevons ainsi la visite guidée.



Munis de dépliants explicatifs confiés par notre guide, nous partons à la découverte de l'église Saint Jean Baptiste, magnifique construction du X^e siècle, lieu de culte pour les moines à l'époque, église paroissiale aujourd'hui où style roman d'origine et style gothique se côtoient harmonieusement.

Nous y pénétrons par le portail historié, fleuron de l'architecture romane des Landes sur le tympan duquel on reconnaît le Christ en majesté.



Ces granges étaient utilisées pour stocker les récoltes arrivées par bateaux sur le Gave, céréales, cidre, vin, noix, fromage... Dans les piliers soutenant la voûte se trouve un ingénieux système de tuyaux en terre cuite qui draine et évacue les eaux de pluie.

Nous pouvons descendre jusqu'au débarcadère au niveau du Gave, partie qui date du XVII^e siècle : l'eau est très haute aujourd'hui, conséquence des récentes inondations.

Déambulant dans le transept aux voûtes sur croisées d'ogives gothiques, nous admirons le



maître-autel, dû aux célèbres frères Mazetti, composé de dix marbres différents.

Nous sommes émerveillés par les huit magnifiques panneaux de mosaïques datant du XI^e siècle qui recouvrent le sol du chœur, éblouis par la superbe rosace du mur du fond qui apporte de la lumière à la nef à trois vaisseaux reconstruite à l'époque gothique.

À la sortie de l'église la chaleur est tellement insupportable que seuls deux courageux de notre groupe osent partir dans les rues de Sorde, guide en mains, à la découverte de vestiges de son riche passé, les autres se contentant d'une pause à l'ombre suivie d'un rafraîchissement au bar-restaurant de la place. Certains reviendront peut-être un jour voir le rempart du XIII^e siècle dans lequel se trouve encore "la trouée des Espagnols" percée en 1523 durant la guerre entre Charles Quint et François 1^{er}, la fontaine de Bourg Neuf datant du début du XVII^e siècle, l'hôpital des pèlerins créé au XII^e siècle ou la porte occidentale qui constitue la limite de l'enceinte fortifiée.

à Internet pouvez trouver tellement mieux sur le site du Centre culturel du Pays d'Orthe dont la rubrique Informatique et Internet vous donnera le lien ! Au fil de nombreuses pages très intéressantes, avec des explications historiques très complètes, des dizaines de photographies (grand format, gros plan sur des détails d'architecture...) certaines très récentes, d'autres beaucoup plus anciennes, des diaporamas en plein écran, vous pourrez pratiquement (re)vivre notre sortie et même la prolonger par de nouvelles découvertes. Je m'y suis moi-même plongée durant de longues heures et je sais que j'y reviendrai parce que tout cela est passionnant.

Bien sûr, tout le monde n'a pas la possibilité d'aller sur Internet et c'est pour cette raison qu'il faut écrire dans le BAL et décrire toutes ces belles choses que nous avons la chance de pouvoir admirer lors de nos sorties amicales.

En résumé : une magnifique journée enrichissante culturellement et humainement par les liens tissés entre Amopaliens qui attendent de se retrouver à la rentrée pour de nouvelles "aventures".

Nicole BROQUA

Photographies de Jacques DUPONT et Bernard BROQUA

Verdict

J'ai froid. Dans le soir qui descend, je sens comme un manteau glacé posé sur mes épaules. Mes muscles fatigués sont tendus comme des arcs. Mon ventre me fait mal et mon cœur accélère ses battements que j'entends dans mon front comme un immense tambour. Je suis là debout dans ce très grand couloir attendant le verdict. J'ai peur de ce moment où il faudra savoir. J'ai peur du bruit de cette porte qui s'ouvre et se referme de manière irrégulière. Je ne peux pas m'enfuir, je ne peux pas fermer mes yeux et fermer mes oreilles à ce qui va venir. Des blouses blanches passent, vont et viennent sans s'occuper de moi. Est-ce bientôt mon tour ? Qu'attendent-ils pour me dire ? Pourquoi est-ce si long ? Voilà des heures me semble-t-il que je suis là et je ne sais toujours rien. Ces gens qui passent devant moi me semblent indifférents à ce qui m'arrive. Pourquoi sont-ils ici ? Qu'ont-ils donc à y faire ? Pourquoi cette belle jeune femme à l'allure si fière apparaît cependant abattue et morose ? Que lui arrive-t-il ? Dans le temps ordinaire et dans un autre lieu elle doit être joyeuse, enjouée et riieuse. Pourquoi sur son visage de petites ridules sur le coin de ses lèvres font qu'elles s'affaissent légèrement et donnent l'impression que plus le temps avance et plus elle prend de l'âge. Ce lieu fait-il vieillir les gens plus vite qu'ils ne voudraient ? Ce lieu est-il l'endroit des mauvaises nouvelles ? C'est, maintenant je le sais, le lieu de l'angoisse et non pas de l'espoir. C'est le lieu où ce qui était évident ailleurs devient très incertain. L'on n'est plus sûr de rien. Existe-t-on vraiment ? Ne devient-on pas autre ? C'est un endroit de vide où personne n'est plus personne, où l'autre n'existe pas, où l'on ne pense qu'à soi et à celui ou celle que l'on attend dans l'angoisse qui monte. Malgré tout, j'aperçois un enfant dans les bras de son père. Sa tête fatiguée repose sur l'épaule de celui qui le porte. Deux ans, trois ans peut-être mais certainement pas plus. Il a l'air fatigué de cette longue journée. Pourquoi est-il ici ? Qui attend-t-il donc ? L'homme qui le porte marche dans le couloir sans jamais s'arrêter. Il ne sent plus le temps, il ne compte plus les pas. Voilà bientôt une heure qu'il va d'un mur à l'autre. Je l'ai vu arriver. Il s'est précipité comme le font tous les nouveaux arrivants vers cette petite pièce où derrière un bureau une jeune femme en blanc donne des renseignements qui sont souvent les mêmes : "Il faut attendre, il faut patienter, pour l'instant l'on ne peut rien vous dire". Malgré la salle d'attente, les personnes présentes préfèrent le couloir. C'est de là que les nouvelles arriveront plus vite. Des fois que dans la salle pour attendre l'on ne nous verrait pas. Ce n'est pour l'instant pas le couloir de la mort, mais c'est le couloir de l'angoisse. Celle qui monte du ventre jusqu'à nous étouffer. L'angoisse incontrôlable comme un raz-de-marée et qui submerge l'esprit où seules les sombres pensées ont le droit de cité. J'ai de plus en plus peur. Pourquoi est-ce si long ? Voilà des heures, combien je ne le sais plus, que j'attends allant du début du couloir à l'autre bout, m'appuyant sur un coin et me frottant sur l'autre. Tiens la jeune femme aux petites ridules n'est plus là, je ne l'ai pas vu partir. Quelles nouvelles pour elle, bonnes, mauvaises, je ne le saurai pas. Mais enfin peu m'importe, ce n'est pas mon affaire. Quoique en y pensant peut-être

qu'elle était venue pour la même chose que moi, et que si la nouvelle pour elle était bonne avec un peu de chance elle le sera pour moi. Il faut y croire, il faut garder espoir. Il faut faire confiance dans le savoir-faire des personnes compétentes qui ont entre leurs mains le reste de ma vie.

Je me souviens de ce moment lorsque tu es parti. Ton sourire éclatant illuminait ton visage juvénile. Tes cheveux que volontairement tu décoiffais légèrement afin que je puisse te le faire remarquer descendaient sur ton front et un peu sur tes oreilles. Tes yeux dont le bleu évolue en fonction de la lueur du jour étincelaient et laissaient apparaître ta joie d'être dans cette vie dans laquelle nous étions tous les trois. Nous étions à ce moment heureux et nous le savions bien. Pas de nuages n'assombrissaient notre maison. Nous étions bien ensemble et nous nous le disions. Tu étais, voilà que je parle au passé alors que je ne sais rien, enfin si peu. Mais j'ai lu dans les yeux de celui qui m'a prévenu une telle tristesse que je suis très inquiet. Donc tu es dans cette période de l'après adolescence de tous les espoirs, où tout vaut le coup. La période où les proches sentent inconsciemment que l'oiseau va quitter bientôt le nid. C'est la période heureuse où l'on n'a peur de rien où il n'y a rien d'insurmontable. Peut-être un peu de crainte parfois de cet avenir qui s'offre à nous mais qui ne dure pas. C'est aussi la période où ceux qui nous précèdent commencent eux à ressentir l'inquiétude et la crainte de l'absence. Où va-t-il ? Avec qui sort-il ? Est-il heureux avec nous ? Va-t-il rester encore longtemps avec nous ? Lorsqu'il sort avec ses amis est-il raisonnable comme j'espère qu'il est ? Ces questions sans réponses sont le lot quotidien. J'ai l'impression que pour lui tout va bien. Que la vie dans laquelle il est lui convient et je crois en fait, j'en suis certain qu'avec nous il est heureux. Tu es donc parti avec trois amis que nous connaissons bien. Deux jeunes hommes Sébastien et Thierry et une jeune fille Sally, tous de ton âge ou à peu près. Vous deviez aller à la plage pour la journée, à une petite heure de chez nous. C'est Thierry qui conduisait la voiture que ses parents lui avaient prêtée. Tout allait bien pour vous. Nous, nous étions un peu inquiets comme peuvent l'être des parents. Ne rentrez pas trop tard, attention aux coups de soleil, prenez garde aux vagues un peu fortes au montant de la marée, attention sur la route même si vous avez la sensation que tout va bien et que vous connaissez cette route par cœur. Nous étions le matin. Nous avons comme à l'accoutumée, pendant la période de vacances, vaqué à des occupations reposantes. L'inquiétude s'est atténuée au fil de la journée. Dans l'après-midi ta mère est partie comme prévu chez ses vieux parents dans le midi. Je l'ai conduite au train de 14 h 30. Une journée ordinaire semble-t-il. Comme je n'attendais personne, j'ai été un peu surpris d'entendre la sonnette de l'entrée. Je l'ai été encore plus lorsque j'ai aperçu deux uniformes sur le pas de la porte.

Voilà je suis là maintenant attendant le verdict. C'est très grave m'a-t-on dit. L'on parle d'un animal qui sortant des fougères a traversé la route. La voiture est dans un état catastrophique qui laisse à supposer dans quel état sont les occupants. Je ne peux détacher mon regard de ce tableau contre le mur et j'ai l'impression de voir à l'intérieur la petite route qui mène à l'océan. Cette route à travers les pins

séculaires dont les pieds sont couverts de fougères vertes et rousses selon l'exposition. Le soleil au travers de la futaie joue avec le vent et éclaire par endroits des morceaux de bitume. De temps en temps des petits chemins de terre prennent naissance à partir de la route et après un parcours sinueux mènent à une ferme isolée ou bien jusqu'au ruisseau qui va vers l'océan. Je connais cet endroit. Nous y allons souvent tous les trois l'hiver comme l'été afin de rassasier nos yeux de couleurs océanes et d'imprégner nos nez d'iode et de varech. Cette route est divine, elle mène vers les voyages. Au bord de l'océan, l'esprit devient vite vagabond. Des rêves de désertions de la vie quotidienne nous envahissent alors en laissant imaginer des contrées où nous n'irons jamais. Je crois t'avoir transmis cet amour de la mer. Tu as su percevoir chez moi la part de rêve et tu as pris à ton compte une partie de cela. Je t'aime aussi pour ça. Je me retrouve en toi, avec la même fougue, avec la même ardeur, avec la même envie de croquer chaque instant, chaque minute qui passe avec la même intensité. Après avoir empli nos poumons de brise marine et nos yeux de bleu, de vert, des blanches écumes aériennes que le vent d'ouest fait danser sur le sable, nous reprenons la route qui nous ramène chez nous. Parfois, nous faisons halte dans le creux d'un chemin dont les lisières sont bordées de fougères et de bruyères en fleurs. Lorsque l'été est là, en prêtant bien l'oreille, l'on entend les pignes des pins, dans un doux craquement, s'ouvrir sous l'effet de la chaleur. Nous avons alors notre dose pour quelques jours. Cela nous est nécessaire, et nous ne pourrions faire sans. J'ai pris le temps de t'observer au cours de nos escapades. L'aller est joyeux, chantant. Lorsque tu étais encore un enfant, nous entonnions en chœur des chansons, des comptines que ta maîtresse t'apprenait. Le retour par contre était rêveur, tu devenais secret. Tu éludais nos questions, tu t'arrangeais gentiment, pour ne pas nous froisser, à ce que aucune question ne t'atteigne. Nous avons, ta mère et moi, compris très rapidement que ce moment du retour était pour toi un moment à toi, où nous n'étions pas admis. Nous avons toujours respecté cet instant car il nous semblait important que tu puisses avoir ce jardin secret que tu avais créé au fond de toi.

J'ai de plus en plus froid. Je vois pourtant ces personnes en blanc en manches courtes qui n'ont pas l'air d'être frigorifiées. J'ai eu ta mère au téléphone. Elle prend le premier train qui la ramène ici. Je ne peux pas d'ici l'aider en quoi que ce soit. Mais le pourrais-je seulement ? J'ai du mal déjà à supporter l'instant, je ne sais pas comment je pourrais la soutenir. Mais peut-être qu'à deux nous pourrions nous aider à attendre ce verdict incertain, angoissant, déprimant. Quelle heure est-il ? Vingt-deux heures trente, mais que te font-ils donc ? J'ai de plus en plus de mal à me rassurer. Je ne sais pas pourquoi soudainement un mauvais pressentiment m'envahit. Pourquoi ne vient-on me dire que tout va mieux ? Qu'il y a certes quelques petits traumatismes mais sans grande gravité. La porte du fond du couloir vient de s'ouvrir à nouveau. Un homme avec un bonnet s'avance, observe du regard les personnes présentes semblant chercher quelqu'un. Le moment est figé. Plus personne ne bouge attendant le regard. Sur qui va-t-il se poser ? Quel est celui qui saura ? L'homme à l'enfant dans les bras s'est stoppé net dans le milieu du couloir. Ses yeux se

sont portés sur le visage de l'homme en blanc quémendant une réponse. Celui qui doit être un chirurgien s'avance vers lui et enfin malgré la fatigue qu'il porte sur le visage lui sourit. Sur les joues de l'homme à l'enfant, deux larmes doucement roulent vers la bouche suivant le creux des rides. Ils parlent longuement, les mains du chirurgien accompagnent ses paroles pour mieux les expliquer. L'enfant ouvre les yeux, redresse la tête de l'épaule sur laquelle il reposait, regarde l'homme que je prends pour son père et dit tout haut "maman". Les deux adultes lui sourient. Celui qui porte l'enfant lui caresse les cheveux et l'enfant se rendort.

Je me souviens de toi quand tu avais cet âge. Tu aimais te lover au creux de mon épaule et ta tête s'appuyait dans les plis de mon cou. J'adorais ces moments de bonheur. Je sentais ton petit souffle le long de mon oreille. Ta mère assise à mes côtés semblait toute attendrie de tant de plénitude. Tu ouvrais parfois tes yeux dont le bleu ressortait de ton visage hâlé et tu nous regardais. Cela te rassurait de nous savoir présents, de nous savoir ensemble. Dès que l'un s'absentait ton visage s'attristait. Nous étions deux pour toi. L'un n'était pas sans l'autre. Ces instants reviennent en ma mémoire, plus forts, plus intenses et je ressens comme un signe maléfique. Pourquoi ma mémoire se rappelle de cela à cet instant précis. Je n'aime pas cela, et ma peur s'intensifie. Je me souviens aussi de ton premier vélo, un engin blanc et rouge avec une petite sonnette que tu faisais tinter juste derrière moi. Je faisais semblant d'avoir peur et à ce moment, une cascade de rires dégoulinait de l'allée, s'engouffrait dans la maison, réveillait la chatte Lisa endormie au soleil. À ce moment-là le sourire de ta mère apparaissait dans l'angle de la porte et tu étais comblé. Le jeu durait parfois et il me fallait prétexter une tâche importante et indispensable pour interrompre le manège. Nous allions souvent au jardin potager afin d'étêter les tomates, cueillir les plus mûres, ramasser les prunes tombées de l'arbre pour faire les confitures. Nous nous parlions tout le temps. Tu me posais des questions sur tout et tu insistais pour avoir la réponse. Comment se fait-il que lorsque la terre tourne, les habitants du dessous ne tombent pas dans l'abîme ? Pourquoi mes parents n'étaient plus de ce monde alors que ceux de ta mère vivaient encore ? Pourquoi, comment, est-ce possible, est-on certain de cela ? Comme j'aimerais pouvoir à cet instant présent être dans la situation parfois difficile de répondre à des questions de ce genre.

Pendant ce temps-là, est arrivé un vieux monsieur dont le brancard est appuyé le long du mur de droite tout près du radiateur. De quoi souffre-t-il donc ? Il n'a pas l'air de se plaindre, ni d'avoir mal. Peut-être est-il malade de solitude et que ce passage dans cet endroit où l'on soigne la souffrance du corps va lui faire du bien à l'âme. L'heure étant là, il s'est endormi comme le ferait un enfant, soudainement sans aucune préparation. De sa bouche entr'ouverte sortent des sifflements à intervalles réguliers comme si un métronome battait une mesure. Ce souffle devient lancinant et l'on n'entend plus que lui. Il me fait penser au supplice de la goutte d'eau qui tombe dans la casserole. Ce bruit obsède tellement que l'on voudrait être ailleurs, mais où en ce qui me concerne, je n'ai pas le choix. La porte du fond s'ouvre et un homme en

blouse blanche s'approche du brancard, agrippe les deux poignées et pousse le chariot au-delà de l'ouverture laissée entrebâillée. Derrière le battant apparaît une salle où s'agitent quelques bonnets, quelques blouses blanches pour certains et bleues pour d'autres. C'est là, il me semble, que se fait l'orientation vers tel ou tel endroit. C'est l'endroit mystérieux où seuls les initiés ont un droit d'entrée. Des décisions importantes sont prises, des décisions pour sauver la vie. La vie d'un proche, de l'être que l'on chérit le plus au monde. Le sort de notre chagrin est entre les mains de ces experts du soin. Nous sommes pieds et poings liés devant eux. Nous leur devons tout. Quelle responsabilité car on leur demande en plus de ne pas se tromper. Y pense-t-on d'ailleurs au moment où nous leur confions notre corps à soigner ou à réparer ?

Sur une chaise, près de la porte d'entrée, un jeune homme est assis. Il tient sa tête dans ses mains et lui aussi a l'air d'attendre un verdict. Il ne semble pas malade, il ne semble pas souffrir et pourtant, il attend. Son regard fixe se pose sur le dessin du carrelage. Compte-t-il comme je l'ai fait au début le nombre d'intervalles dans la longueur du couloir ? J'ai compté et recompté pour en trouver soixante-quatorze dans un sens et douze dans l'autre. Je me suis aperçu qu'il fallait beaucoup de temps pour faire cela lorsque l'on a la tête ailleurs.

Combien de fois, avons-nous essayé de compter ensemble, tous les trois, lors des migrations des grues, le nombre d'oiseaux qu'il y avait dans chaque vol. Nous en avons fait un jeu qui prenait au bout d'un certain moment la forme d'un concours. Lorsqu'elles interrompaient leur vol en aile delta au-dessus de chez nous, ayant perdu pendant quelques temps le sens de l'orientation en raison des radars militaires, nous nous tordions le cou pour savoir à quel moment l'une d'entre-elles allait retrouver la voie. Nous avions à loisir, pendant quelques instants, l'occasion d'admirer leur vol majestueux et d'entendre leurs cris piailliers que l'écho nous renvoyait. Tes yeux s'émerveillaient de voir la grâce de ces grands migrateurs et il fallait que nous allions voir sur le globe le périple parcouru par les voyageuses. Je me souviens aussi quand les soirs de décembre, nous partions en direction d'Arjuzanx à l'observatoire de Bedade pour voir les grands oiseaux revenir vers leur nichoir. Des vols entiers barraient l'horizon. Dans le soleil couchant, au travers de quelques nuages épars, apparaissaient soudain et de manière continue des milliers d'oiseaux qui se posaient dans l'eau des marais. Devant le disque rougeoyant le passage des migrateurs ressemblait à des ombres chinoises. Il arrivait parfois qu'une partie de l'astre soit masquée par la masse des vols. Quel spectacle merveilleux et je te sentais vibrant et admiratif. Nous étions là à imaginer les voyages vers les contrées lointaines que nos chères voyageuses accomplissaient chaque année. Les vols se posaient les uns après les autres dans les eaux marécageuses afin d'éviter les possibles prédateurs. Tout ce bonheur me revient en mémoire comme un flux de marée, me chauffe le cœur pendant quelques instants.

Il est minuit quinze. Marianne, ta mère arrive au train de six heures trente. Je ne peux rien lui dire pour l'instant et je ne voudrais pas avoir de réponse sans

qu'elle ne soit là. Je ne me sens pas capable de lui annoncer le pire, si pire il y a. Nous avons toujours tout partagé, les joies, les peines, les moments merveilleux que ta présence nous a donnés. Nous ne pouvons imaginer notre vie sans toi, même si nous sommes conscients que ta vie t'appartient. Mais il nous suffit de te savoir quelque part pour que tu sois en nous. Nous t'avons préparé à quitter un jour le cocon familial. Nous avons accepté que tu vives une autre vie sans nous. Mais nous savons aussi que ta pensée ira vers nous régulièrement, ton amour nous est acquis et ce que nous avons vécu ensemble restera à jamais gravé dans ton cœur et dans le nôtre. La semaine prochaine tu auras dix-huit ans et déjà tu es sur le départ vers l'école que tu as choisie. Loin de notre océan, loin de notre forêt, loin des parfums connus. Tout cela est et restera dans ton cœur, dans tes yeux et dans ton nez. L'on ne peut oublier l'endroit de ses racines si les racines que nous avons sont heureuses et je pense que pour toi c'est le cas. Comment ce flot de souvenirs me vient-il en mémoire ? Marianne, tu me manques à cet instant présent. Je ne sais si mes épaules seront suffisamment solides si l'on m'annonce le pire. Mais je t'imagine aussi dans ce train de nuit le cœur broyé d'angoisse et d'inquiétude. Tu dois aussi avoir ouvert comme moi la boîte des souvenirs. Cette boîte de bonheur qui permet de tenir, de ne pas s'effondrer, de croire encore et encore. Mon Dieu faites que... Tiens je parle de Dieu. Voilà des années que je n'en parlais plus. Sans doute que je n'avais pas besoin de lui. Il faut donc être malheureux, être dans l'angoisse pour se rappeler son nom. Mes parents étaient croyants et pratiquaient cette religion qui leur donnait plein de satisfactions. Pourquoi en ce qui me concerne n'ai-je pas continué dans cette voie dont j'ai été imprégné pendant de nombreuses années. Mes parents n'avaient pas besoin du malheur pour implorer Dieu. C'était une autre époque, une vie simple, sans envie de grandeur où le cœur parle avant l'esprit. Croire en l'autre amène sans doute à croire en Dieu. Je ne sais pas pourquoi dans notre vie moderne nous oublions souvent les principes de bases inculqués par nos parents. Trop heureux sans doute, j'en ai oublié l'autre, celui qui n'est pas de ma chair, celui qui n'est pas de mon sang et par là même j'en ai oublié Dieu. Mais dans cet instant difficile où l'incertitude est pesante, je l'implore. Me reviennent en mémoire des bribes de prières que je pensais oubliées. J'ai besoin de toi (le tutoiement revient naturellement), aide-moi, aide surtout cet enfant de mon sang qui souffre et qui se bat de toute sa jeunesse pour poursuivre son destin. Tu ne peux pas l'abandonner en ce moment où tout lui est permis. Où s'ouvre enfin pour lui son avenir d'homme. Je ne pense pas à moi, je pense surtout à lui. Malgré toute ma souffrance, pense surtout que seul lui compte, que seul lui est important. Que dans sa courte vie, ce qu'il a fait est bien. Il ne mérite pas de finir là dans cet endroit sinistre. Donne-lui cette chance de nous prouver, de te prouver pardon, que cela valait le coup de le laisser encore profiter de ce que tu as créé. Laisse-le aller au gré du vent, que la voile de la vie le pousse vers le bonheur.

La voile, tiens, cela me revient maintenant en mémoire. Tes premiers instants sur ce petit voilier d'initiation, "optimiste" (je crois me souvenir que c'est ce nom-là) quel bonheur, aucune appréhension, sanglé que tu étais dans le gilet de sauvetage jaune fluorescent. J'étais certainement plus inquiet que

toi. Marianne allongée sur un relax souriait de voir ta joie. Elle était fière de l'exploit que tu étais en train d'accomplir devant nous. Tu faisais ce que nous aurions voulu faire et que le temps et sans doute un peu de crainte nous avait empêché de mettre en pratique. Déjà, tu nous montrais ta volonté, déjà tu voulais nous prouver ta force dans l'accomplissement de ce désir que tu avais exprimé un soir alors que nous étions au bout de cette petite route qui mène à l'océan. Devant le spectacle du soleil s'inclinant doucement au bout de l'horizon en plongeant dans l'immensité liquide, tu nous avais dit : "un jour, je ferai du bateau". Lorsque tu as pensé que le moment était venu, tu nous as rappelé ton désir et nous t'avons alors inscrit à cette école de voile de Soustons. Nous connaissions un peu un des moniteurs qui a rapidement enlevé les craintes que nous avions, tu t'es senti en confiance avec ce garçon et tu t'es affirmé dans ce sport. Le vent, la glisse de l'étrave, le chuintement de l'air passant sur la voile et la gonflant pour entraîner le bateau, tout cela te rendait heureux. Tu revenais de ces séances les joues rosies par le vent et les embruns, les doigts certes engourdis parfois par le froid. Je voyais alors dans tes yeux le ciel, l'océan, le déroulement des vagues, le clapotis de l'eau sur la proue du voilier, les cris piaillants et lancinants des oiseaux de mer, et je me rendais compte à ce moment à quel point tu étais comblé.

La porte du fond du couloir s'ouvre doucement et apparaît un lit poussé par un homme au visage grave qui regarde alentour. Il cherche quelqu'un, serait-ce moi ? Je m'avance sans courir tellement peu sûr d'être le concerné. Guillaume est là, c'est bien lui allongé inconscient recouvert d'un drap blanc. Malgré le masque et les perfusions, j'aperçois son visage, livide et émacié. Est-il encore en vie disent mes lèvres sans sortir les paroles. Celui qui pousse le chariot a compris ma question et me fait signe que oui, mais que Guillaume est pour l'instant dans un coma profond. Que le chirurgien va venir et me dire ce qu'il en est. Mon regard tombe par hasard sur la pendule du couloir. Il est trois heures dix et pour la première fois depuis que je suis là, je tombe assis sur la chaise près de moi. Je ne sentais plus mon corps, il me rappelle maintenant qu'il existe, qu'il faut que je prenne soin de lui car j'en aurai besoin. Merci mon Dieu, m'as-tu entendu ? As-tu compris le sens de ma demande ? Il faudra beaucoup, beaucoup de temps, cela sera difficile m'explique le chirurgien. Vous allez, il va surtout traverser des périodes de grands découragements, où il fera une telle comparaison avec sa vie d'avant qu'il pensera mourir. Il aura pendant longtemps besoin de vous parents. Il faut que vous soyez forts, que vous acceptiez sa souffrance sans lui montrer la vôtre. Votre vie va pendant longtemps être orientée vers celle de votre fils. Cela prendra un an, deux ans ou plus d'une aide journalière avant de retrouver un peu d'autonomie.

Cela a pris six ans mais Guillaume remarque avec un léger boitillement. Il fait de la natation à un niveau assez élevé. Nous sommes fiers de lui car pendant ces six ans, passée la longue période où pour lui la vie ne valait plus le coup d'être vécue, il a enfin entendu notre appel pour qu'il nous autorise à l'aider. Un combat, le mot n'est pas trop fort, un combat journalier, de chaque minute. Il n'était pas question pour

Marianne et moi de baisser les bras. Nous nous sommes battus pour lui, mais d'une manière égoïste pour nous. Nous avons mis du temps pour reprendre cette route habituelle vers l'océan. Il a fallu affronter la peur, l'angoisse de Guillaume de retrouver l'endroit où tout a basculé. Mais se retrouver devant l'immensité de l'eau a servi aussi de moyen d'évasion. Sébastien et Sally vont mieux aussi et cela a permis aussi d'avancer, de comprendre qu'il fallait s'accrocher. Nous voyons aussi les parents de Thierry qui n'en peuvent plus de souffrir, qui ne peuvent pas imaginer que le départ de leur fils est définitif. Ils ont besoin de nous, mais c'est tellement difficile de se mettre à leur place. Je pense souvent que nous avons échappé de peu à cette situation. Je me sens bien démuni souvent vis-à-vis d'eux et j'ai parfois un sentiment de culpabilité. Pourquoi eux et pas nous ? Pas un instant nous, je dis nous globalement, avons pensé à une faute de conduite de la part de Thierry dans cet accident. Je pense que n'importe lequel d'entre nous aurait pu agir comme lui. Devant l'imprévu il n'y a que deux solutions mais inconnues au départ : la bonne et la mauvaise et encore il n'est pas garanti que la bonne soit vraiment bonne et l'inverse. Le plus dur, cela a été pour Guillaume, Sébastien et Sally. Que de souffrances dans leurs jeunes cœurs, que de culpabilité, quel vide de ne plus avoir au quotidien cet ami si proche. Jamais, ils ne pourront effacer de leur souvenir ces instants merveilleux de leur jeunesse. Ensemble, ils s'étaient créé un album dans lequel chacun avait une place, sa place parmi les autres. Ils sont maintenant orphelins, ils sont amputés d'un de leurs membres et de cela ils ne pourront jamais faire le deuil.

Guillaume va nous quitter. Il a rencontré Alicia et ils ont décidé de partir vivre ailleurs et de créer enfin cette suite logique de la vie de famille.

Jacques DUPONT

Statuts AMOPA

Vous trouverez en annexe, les nouveaux statuts et le règlement intérieur de notre association, désormais en vigueur.

Cela entraîne certes un surplus important au niveau de l'affranchissement, pris en charge par la section, mais il me semble indispensable que tous les membres sachent bien quelle est leur association.

Votre bureau va établir très rapidement le règlement intérieur de la section. Il sera transmis à l'AMOPA nationale pour approbation.

Il vous sera ensuite présenté lors de la prochaine Assemblée générale, vous pourrez alors l'accepter ou pas par vote.

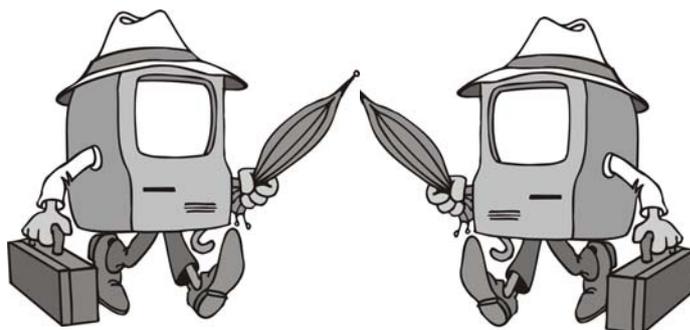
Je vous invite, dès maintenant, à me faire part de vos observations : l'AMOPA est votre association, vous avez le droit et le devoir de dire votre pensée la plus profonde, c'est ainsi que s'exprime la démocratie et que nous progresserons.

Bernard BROQUA

L'agenda de la section

Mercredi 24 avril	Sortie de la section à Pissos (verrier d'art) et parc naturel régional de Marquèze.
Dimanche 28 avril	10 h : Journée nationale du Souvenir des Victimes et Héros de la Déportation, monument aux morts de Mont de Marsan.
Mercredi 8 mai	10 h 30 : Commémoration de la Victoire du 8 mai 1945, monument aux morts de Mont de Marsan. 11 h : Commémoration de la Victoire du 8 mai 1945, monument aux morts d'Aire sur l'Adour.
WE de Pentecôte	Congrès annuel de l'AMOPA à Lyon, le président a représenté la section des Landes.
Lundi 27 mai	Obsèques du colonel (ER) Jean DAGOUAT, président de la SMLH à Saint Pierre du Mont.
Mardi 4 juin	Réunion du bureau de section.
Mercredi 12 juin	Sortie de la section en Pays d'Orthe.
Mardi 18 juin	73 ^e anniversaire de l'appel du 18 juin, Mont de Marsan à 18 h 30
Mercredi 3 juillet	Réception des sujets des concours 2013-2014
Dimanche 14 juillet	Cérémonie fête nationale à Mont de Marsan.
Septembre	Réunion du bureau de section. Rencontre avec monsieur le Directeur académique : diffusion des concours et mise en place des référents établissements.
Mercredi 16 octobre	Sortie en Pays Basque : "Le peuple des océans".
Octobre	BAL 48
Octobre-Novembre-Décembre	Dates non encore précisées : - remise des prix des concours, - journée de fin d'année avec accueil des nouveaux médaillés : - repas, - sortie culturelle sur Mont de Marsan, - cérémonie solennelle de remise des médailles à la Préfecture.
Samedi 30 novembre	Réunion annuelle des bureaux des sections d'Aquitaine à Bordeaux (Première réunion à Bordeaux en 2001).

Informatique et Internet



Internet... La toile comme disent certains, le WEB...
On ne sait plus ce qu'il faut dire... !

Ne polémiquons pas... en cette veille de vacances je fais la pause !

Outre une visite régulière sur le site national :
<http://www.amopa.asso.fr>

Je vous invite aussi à vous abonner à la revue nationale... C'est important... Je sais bien qu'elle ne satisfait pas beaucoup d'entre vous et je vous comprends... Mais les absents ont toujours tort... Faites remonter vos observations, vos désirs à l'AMOPA nationale, c'est primordial de participer ! (Idem pour votre BAL... dites-moi... Nous en tiendrons compte !).

Je vous propose, tant à ceux qui ont eu le plaisir de participer à nos deux dernières sorties, qu'à tous les autres qui pour une raison ou une autre, toujours respectable, n'ont pu se joindre à nous, quelques sites qui en principe devraient vous enchanter...

- Pissos et Marquèze :
<http://www.parc-landes-de-gascogne.fr/1-16529-Presentation.php>
<http://www.parc-landes-de-gascogne.fr>

- Pays d'Orthe :
<http://www.centrecultureldupaysdorthe.com/>
<http://www.arthous.landes.org>

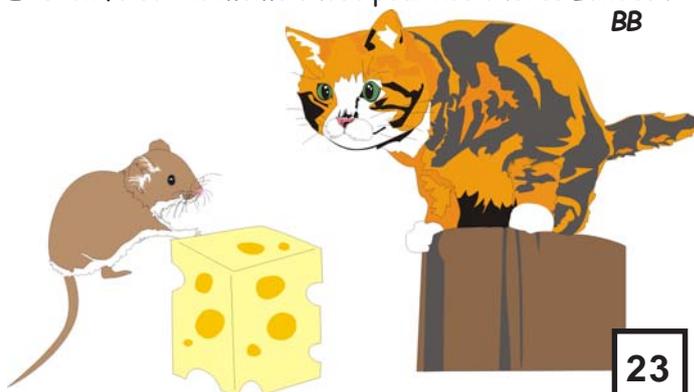
N'hésitez pas à me faire part de vos découvertes sur Internet... le partage est une bonne chose...
Cadeau pour les vacances :

Des diaporamas de toutes les couleurs... :
<http://www.kamdou.net>

Une petite visite dans mon département natal, fruit du travail d'un instituteur... un vrai ! :
<http://www.loucrup65.fr>

Et si on faisait la même chose pour nos chères Landes ?

BB





Arthous



Marquèze

BAL : bulletin des amopaliens landais - AMOPA des LANDES.

Directeur de la publication : Michel BERTHET, président national AMOPA.

Rédacteur en chef : Bernard BROQUA, président section des Landes.

Rédaction-réalisation PAO : AMOPA des Landes.

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs.

Ne pas jeter sur la voie publique.